

Témoins de la bombe

Editions Univers Polynésiens

Sous la direction éditoriale de Bruno Barrillot.

Portraits de Marie-Hélène Villierme.

Récits intégraux recueillis par Arnaud Hudelot, retranscrits par Bruno Barrillot et illustrés par des photos couleurs du tournage de Marie-Hélène Villierme et de Tenahe Faatau.

2 extraits, 2 témoignages

1- Témoignage de Jacqueline Golaz

Je suis Jacqueline Golaz. Je suis née dans une île à Makatea en 1936. Et puis, j'ai grandi à Tahiti. Je suis allée à l'Ecole centrale et ensuite j'ai choisi comme métier institutrice. C'est de cette façon que je me suis trouvée aux Gambier à partir de 1962. Après un mois et demi de voyage sur une goélette, un matin le capitaine m'appelle et me dit : « Jacqueline, viens voir où tu vas enseigner ! » Je revois, il y avait plein de gens, une foule immense, des enfants et le Père Daniel au milieu de tous. J'ai été reçue par cette foule-là. Ils attendaient l'institutrice qui allait arriver, il n'y avait plus d'enseignants depuis plusieurs années. Et voilà ! A partir de fin 1963, j'ai vu des gens arriver des personnes de France. Même je crois qu'il y avait Messmer et pas mal de ministres... J'ai été présentée à toutes ces personnes-là : le curé et moi ! On était les personnalités. On ne savait pas pourquoi ils venaient nous voir. On voyait arriver de grands bateaux dans la rade de Rikitea : des grands bateaux qui arrivaient par le sud, par la Terre de Feu. Les commandants étaient contents de voir des enfants, au bout deux mois de voyage. Nous étions les premiers à recevoir les militaires. Ils se sont installés à Taku fin 1963 début 1964 je crois. Il y a eu un grand changement. Toute la population a été perturbée. On était gâté : on avait cinéma en plein air tous les soirs. J'avais du mal d'ailleurs d'avoir des élèves bien éveillés le lendemain. Et puis les filles avaient les militaires comme elles voulaient et on était sollicitées ! Je crois que l'infirmier tahitien, Bruno Schmitt était parti au début 64. On l'a remplacé par un jeune appelé, M. Durand, Michel je crois. Et ensuite, les gens de la météo tahitiens ont été remplacés par des militaires. Cela fait que je me retrouvais toute seule plus ou moins avec le curé et la population et tous les militaires. Mais on ne se rendait pas compte de rien. Une fois, c'était en 1964, ils m'ont proposé de partir à Tahiti par hydravion, avec le curé d'ailleurs. On nous a fait partir jusqu'à Moruroa. J'avais un bébé qui s'appelait Jean-Pascal. C'était le premier bébé qui mettait les pieds sur Moruroa et moi, j'étais la première

femme. Il n'y avait que des militaires sur cette île. Et c'est comme ça que je suis partie sur Papeete. J'avais revu ma maman trois ans après. Pendant ces trois ans, on était sans bateaux, les militaires nous ravitaillaient. Et je suis revenue pour la rentrée.

Et j'ai appris qu'on allait prendre Moruroa pour lancer des bombes atomiques. Nous, on ne savait rien de tout ça. On ne savait même pas ce que c'est qu'une bombe.

On ne nous prévenait pas quand il y avait la bombe. Le chef de poste, M. Cornette, ne nous disait rien du tout. On ne savait pas. C'est après, bien après qu'on a su que c'était des lancements de bombes atomiques. Alors on allait dans l'île, on allait se baigner, on continuait à vivre. On n'avait pas d'abri, rien. J'ai pris mon congé administratif en juillet 1967. A un moment, on nous disait « Ah ! Il paraît qu'on va lancer une bombe aujourd'hui. » Alors on courrait au col de Natavake et on essayait de regarder la lueur. On regardait, on voyait la lueur et au bout d'une demi-heure on ressentait un grand souffle qui arrivait sur nous et il fallait vite descendre du col, avec les élèves. Ça se passait le samedi et quand on arrivait en bas dans le village tout tremblait. Il y avait un bruit. Tout tremblait, nos fenêtres, les cocotiers, les arbres... C'était pendant ma période de 1966 à juillet 67. Un soir, très tard dans la nuit, quelqu'un qui est venu à ma porte et m'a dit : « Il s'est passé quelque chose. Ne buvez pas l'eau, ne mangez pas de tomates ni de salade ni de légumes. »

Alors j'ai répondu, je me rappelle encore : « Mais qu'est-ce que vous voulez qu'on mange ? On n'a que ça dans les îles. On est obligé de boire l'eau de la citerne, c'est l'eau qu'on a. ». Et on a continué à faire classe. Je me suis rendu compte qu'il y avait des enfants qui étaient malades, car je tenais un cahier où j'inscrivais tous ceux qui passaient voir l'infirmier M. Durand et ce qu'ils avaient : il y avait la diarrhée, ils vomissaient... Je me rappelle bien, il y avait un vieux papa qui est venu me dire : « Mais regardez, ma fille, elle perd ses cheveux ! », alors j'ai écrit sur le cahier à M. Durand que certains élèves perdaient leurs cheveux. Je consignais tout dedans, parce que je voulais voir le progrès de la santé de mes enfants. Mais, depuis l'arrivée des militaires, ça a changé. Un matin, les élèves me préviennent : « Madame, Madame, il y a trois officiers qui sont là ». « Ah ? » Ils me demandent : « Madame, il paraît que vous avez un cahier du dispensaire. », « Oui, oui ! » - « Est-ce qu'on peut voir le cahier ? » Alors moi, je pensais toujours que c'est à cause des bobos, des dents et des autres choses... et ils m'ont pris mon cahier du dispensaire. Et, on a continué à faire classe. Jusqu'au moment où j'entends klacsonner et le bateau qui passait devant ma classe... « Mon cahier du dispensaire, ils ne l'ont pas ramené ! »

C'était le bateau qui repartait avec mon cahier du dispensaire. Mon cahier n'est jamais revenu. Mais pour moi, ce n'était pas grave, je prenais un autre cahier... Mais maintenant, des années après, j'ai compris l'importance de ce cahier. Eh bien, on a été bafoués. On ne nous a jamais dit qu'il y avait quelque chose qui allait arriver sur les Gambier.

Il y avait un monsieur qui est venu. Il se nommait Francis Perrin et j'ai dîné avec lui et il m'a dit « Vous savez Madame, je suis botaniste, est-ce que vous pouvez m'emmener sur une de vos montagnes demain matin très tôt pour que je puisse aller voir les fleurs sauvages des Gambier ? » Je lui dis « Il n'y a pas de problème, je vais vous emmener au col de Natavake ». Et nous y sommes allés vers 4 heures – 5 heures. Il a cueilli des fleurs. Et puis, il m'a dit : « Vous savez, Madame Golaz, vous avez un très beau pays, mais c'est dommage qu'on va vous mettre des choses qui vont pas bien dans ce pays... c'est dommage. Vous avez un très beau pays. » Et je crois qu'il disait ça avec un peu de peine quand même. Et j'ai appris par la suite que ce n'était pas n'importe qui. C'était celui qui a fait le nucléaire, un ingénieur du nucléaire.

Un jour, on devait faire une grande fête à Rikitea, après un lancer de bombe, je ne sais pas laquelle et que c'était je crois, le général de Gaulle qui devait presser le bouton. Et comme c'était un grand monsieur, on était venu me voir parce que le curé avait dit que le lit de Madame Golaz était un « king size » et que c'était le seul lit où pouvait dormir le général de Gaulle. J'avais laissé ma maison et tout, le lit bien fait ! Et le soir, on devait faire une grande fête avec la population et on a attendu jusqu'à 9 heures. Personne n'est venu. Alors, j'avais dit au gendarme : « Et alors ? Et mon invité ? Où est-ce qu'il est ? » - « Ah. Il n'a pas pu venir. Il avait un rendez-vous urgent sur Paris. Il a été obligé de repartir. » - « Ah Bon ! » - « Mais vous pouvez toujours dire qu'il est venu dans votre lit ! » Et c'est ce que j'ai dit... j'ai un peu menti à certaines personnes ! « Le général de Gaulle est venu dormir dans ce lit ! » « Ah oui ? » Et j'ai ramené ce lit à Tahiti. Il a été là dans ma maison à Arue et à chaque fois, j'ai dit « Ecoutez, le général de Gaulle a dormi dans ce lit ! » Tout le monde était fier que le général de Gaulle ait dormi dans ce lit ! Et puis après, j'ai arrêté de mentir ! Il fallait quand même dire que je ne savais pas ce qui s'était passé exactement. C'est seulement il y a quelques années quand on m'a mis sous les yeux des documents qui m'ont appris les raisons de ce refus de venir sur les Gambier, parce que, paraît-il, le nuage se dirigeait sur les Gambier là où il devait aller dormir. Alors, c'est pour ça alors, je pense, qu'il n'a pas voulu venir. Et nous, on était les seuls à dormir sous le nuage. Tout le peuple des Mangareviens. On a été grugés, on a été bafoués, on nous a menti.

J'ai été malade. Je n'ai jamais eu l'idée que c'était à cause des tirs nucléaires. Mais vraiment, je crois que toute la population était plus ou moins malade. Je

suis restée un an en France. J'ai été soignée au Val de Grâce, plus ou moins. J'étais suivie parce que j'étais très malade en arrivant à mon congé administratif et j'ai été retenue en France jusqu'en 68. D'abord, j'ai été envoyée dans une clinique, je ne me rappelle plus le nom de la clinique. J'habitais à Paris et tout de suite quand j'ai donné d'où je venais, ce que je faisais et tout, ils n'ont pas cherché quoi que ce soit : « Allez, Val de Grâce chez les militaires. » Alors au Val de Grâce, j'avais pas mal de visites, je suis restée pendant au moins un mois et ensuite, c'était pendant mai 1968 : Paris était en flammes, Paris bougeait et les hôpitaux étaient enfumés, tout Paris était enfumé. Tout le monde avait peur. Et, j'ai reçu un coup de fil de ma maman qui me disait qu'il fallait vite revenir parce que mon fils Jean-Pascal que j'avais donné à des Mangaréviens qui l'avaient plus ou moins adopté, les Gooding, à Rikitea, avait quelque chose à l'œil et qu'on l'avait évacué sanitaire sur Papeete. C'est comme ça que je suis revenue sur Papeete et j'ai conduit mon fils à Vaïami. On lui a fait passer des visites et on m'a dit « C'est une cataracte congénitale. Il faut enlever l'œil ! » - Alors j'ai refusé. Et je suis repartie avec mon fils et j'ai repris mon poste à Rikitea. Alors je me suis rendue compte qu'il y avait un abri. Je crois que je suis allée une fois là dedans parce que les tirs continuaient, les tirs de Moruroa, de Fangataufa, je ne sais pas où parce qu'on n'était pas au courant de rien du tout. J'ai vu cette population complètement changée. Les enfants étaient plus évolués parce qu'il y avait du monde. La mentalité avait changé. Les gens étaient devenus plus personnels. Et puis, il y avait beaucoup d'enfants militaires : j'avais de jolis petits bébés blonds aux yeux bleus. Oh il y en avait en quantité... Et puis je suis retombée malade en 1969 et j'ai été évacuée sanitaire sur Papeete par le gendarme M. Cournée que je venais de trouver parce que ce n'était pas lui qui était là quand j'étais partie des Gambier pour mon congé administratif. Il m'a évacuée sanitaire sur Tahiti et c'est comme ça que j'ai quitté les Gambier en étant malade. J'ai été hospitalisée à Vaïami plusieurs mois parce que j'étais enceinte aussi de ma fille et pendant toute une année, j'ai été malade. On m'a soignée et je suis sortie. J'ai accouché ma fille dans des conditions lamentables et j'ai repris mon travail de classe. J'ai été affectée à Pirae Centre. J'étais un petit peu la « p'tite Canaque », parce que j'étais restée longtemps aux îles et toutes mes copines instits me prenaient un peu pour la démodée ! Je m'habillais toujours comme si j'étais aux Gambier. On disait « Regardez comme elle est attifée, la Mangaréviennne ! » Bref. De temps en temps, je tombais malade, mais jamais, je n'ai pensé que c'était dû aux essais, jamais. J'ai fait envoyer mon fils Jean-Pascal à l'âge de 7 ans en 1970, en Nouvelle-Zélande pour se faire opérer. Le médecin, quand il a vu que je venais de Tahiti, des Gambier, il n'a pas dit autre chose que « Nuclear ! » Il a gratté l'œil et puis mon fils a pu voir un peu.

Mais j'ai eu de la chance d'être partie en France me soigner. Combien de gens ici à Tahiti et aux Gambier qui auraient dû être suivis comme moi ! Il n'y aurait pas eu tant de malades, parce que je connais beaucoup de gens, beaucoup de collègues, beaucoup de Mangaréviens qui ne sont plus. Il y avait beaucoup de vieux, mais maintenant c'est fini. Et voilà, et voilà...

2- Témoignage de Roland Oldham

Je m'appelle Roland Oldham, président de l'association Moruroa e tatou, l'association des victimes des essais nucléaires français ici en Polynésie. L'association Moruroa e tatou a été créée en juillet 2001, mais mon implication contre les essais nucléaires date de bien plus longtemps. Tout jeune, j'étais complètement inconscient des conséquences des essais, mais j'ai participé à la première manifestation à l'âge de 16 ans avec mon ami Michel Buillard.

A l'époque, un homme politique français était venu à Tahiti, il s'appelait Mitterrand et nous étions assez inspirés par le discours qu'il tenait. Malheureusement quelques années après, quand il est devenu président, il a fait autant d'essais que les autres ! Au début, il y a une partie de la population qui s'est opposée mais la machine de propagande de l'Etat français était puissante... C'était dur d'être un opposant. Il faut être clair, l'installation des essais s'est faite par la corruption de nos hommes politiques. Beaucoup de nos décideurs, à cause de l'argent, ont participé à la bombe, même s'ils avaient des doutes. L'argent était assez convaincant.

Les rares hommes politiques qui se sont opposés aux essais nucléaires ont eu des mésaventures avec l'Etat français. Avant même que ne commencent les essais, Pouvanaa a Oopa a été arrêté, puis accusé, mis en prison et exilé pendant des années. S'opposer aux essais nucléaires était quand même assez risqué ! De plus, la France apportait son soutien à ces hommes politiques pour les faire élire et le parti politique majoritaire en Polynésie était celui qui soutenait la politique française ici en Polynésie. Par la suite, le cheval de bataille du parti indépendantiste, Tavini Huiraatira, était aussi l'opposition aux essais nucléaires, ce qui fait que l'indépendance était liée avec la protestation contre les essais nucléaires.

Dans les livres scolaires d'histoire, encore utilisés aujourd'hui dans les écoles, il n'y a qu'une page sur les essais nucléaires vantant le développement économique généré par l'argent de la bombe. On ne parle pas des retombées, ni des conséquences, ni des problèmes qui pourraient éventuellement arriver par la suite. Donc, il y a une machine de propagande qui est très puissante. En plus, il y a déjà 10 ans de cela, parler des essais nucléaires aux journalistes, c'était très difficile. Je me rappelle que dans la presse du lendemain ceux qui

avaient osé parler des essais nucléaires étaient ratatinés dans les journaux comme pas possible. Il faut admettre les choses comme elles se sont passées, la propagande était tellement puissante que même le pouvoir religieux en Polynésie, au moins certains, ont adhéré parce que on parlait des retombées économiques. Mais ces retombées ont bouleversé la société polynésienne. Du jour au lendemain, nous sommes passés de notre vie polynésienne tranquille, à une société de consommation. Et ce passage n'a pas toujours bien été géré par la plupart de nos populations.

La mise en place de Moruroa e tatou n'a pas été aussi simple que ça, car en 2001, dans la société polynésienne, ceux qui disaient que le nucléaire n'est pas quelque chose de bon pour la société et pour l'environnement étaient considérés comme des anti-français et des indépendantistes. De l'autre côté, la majorité des personnes qui, pour des intérêts politiques et autres, soutenaient les essais nucléaires ont même fait la promotion des essais nucléaires « propres ». Ces termes utilisés par l'Etat français étaient repris par nos dirigeants de l'époque, notamment par Gaston Flosse.

Donc il nous a fallu expliquer aux victimes, à la population, que ce n'était pas une question politique et que les conséquences sur la santé concernaient tout le monde quel que soit son parti politique. C'était dans ce contexte que nous avons créé Moruroa e tatou. Mais aujourd'hui nos populations sont mieux informées, notamment sur les problèmes concernant la santé et l'environnement. Des personnes qui, à l'époque, n'étaient pas d'accord avec nous, se rendent compte que c'est un problème qui concerne toutes nos populations de Tahiti ou des îles. Aujourd'hui, tout homme politique digne de ce nom, se doit de se saisir de ce dossier sans faire de politique politicienne. Mais un problème subsiste : d'un côté, l'Etat laisse traîner le dossier des réparations par une loi de reconnaissance du bout des lèvres. L'Etat français a utilisé une formule qui a bien marché pendant 40 ans, c'est-à-dire qu'on achète et puis on fait les essais nucléaires, les gens ferment les yeux et adhèrent au mensonge. Cela a marché il y a 40 ans. Aujourd'hui, j'ai l'impression que l'Etat utilise cette formule qui marche. On voit nos hommes politiques surfer sur la vague de travail effectué par les associations pendant 10 ans, non pour faire que les victimes soient indemnisées, mais pour faire pression sur l'Etat français pour qu'il leur donne plus d'argent pour une politique corrompue sans projet pour la Polynésie. Ils vont voir la France en disant : « Donnez-nous de l'argent » et ils se complaisent, comme au cours des 30-40 ans du CEP dans l'assistanat et la corruption de ce peuple.

Ici, en Polynésie, il faudra plusieurs générations pour continuer le combat. J'ai visité Moruroa pour la première fois, il y a 4 mois : on a peine à imaginer qu'il y a eu environ 150 essais souterrains à Moruroa et Fangataufa. Je pense que c'est

la plus grande concentration d'essais nucléaires souterrains sur un atoll aussi petit. On se demande ce qu'il en sera de l'avenir, puisqu'il y a déjà des fuites que l'armée elle-même confirme.

Il y a une bonne partie de l'atoll de Moruroa qui risque de s'effondrer et on voit maintenant que les sommets des puits où on a stocké des déchets nucléaires – à l'air libre il y a encore quelques années, sont aujourd'hui sous l'eau. Les vrais dangers concernent des générations et des générations. Ici le Pacifique est un endroit où le sol bouge assez : il y a des séismes dans certaines régions de la Polynésie. On est en droit de se demander ce qu'il en sera demain. Je pense que le combat le plus important de Moruroa e tatou est de faire adhérer nos jeunes générations à cette prise de conscience. Les jeunes d'aujourd'hui sont plutôt préoccupés par les questions d'emploi et les questions économiques et nous avons du mal à les entraîner dans ce combat-là. Aussi nous travaillons au niveau éducatif, on se mobilise pour que la question des essais nucléaires entre dans les programmes scolaires et que nos jeunes soient de mieux en mieux informés, notamment par le recueil des témoignages qui garderont la mémoire de la période du CEP.